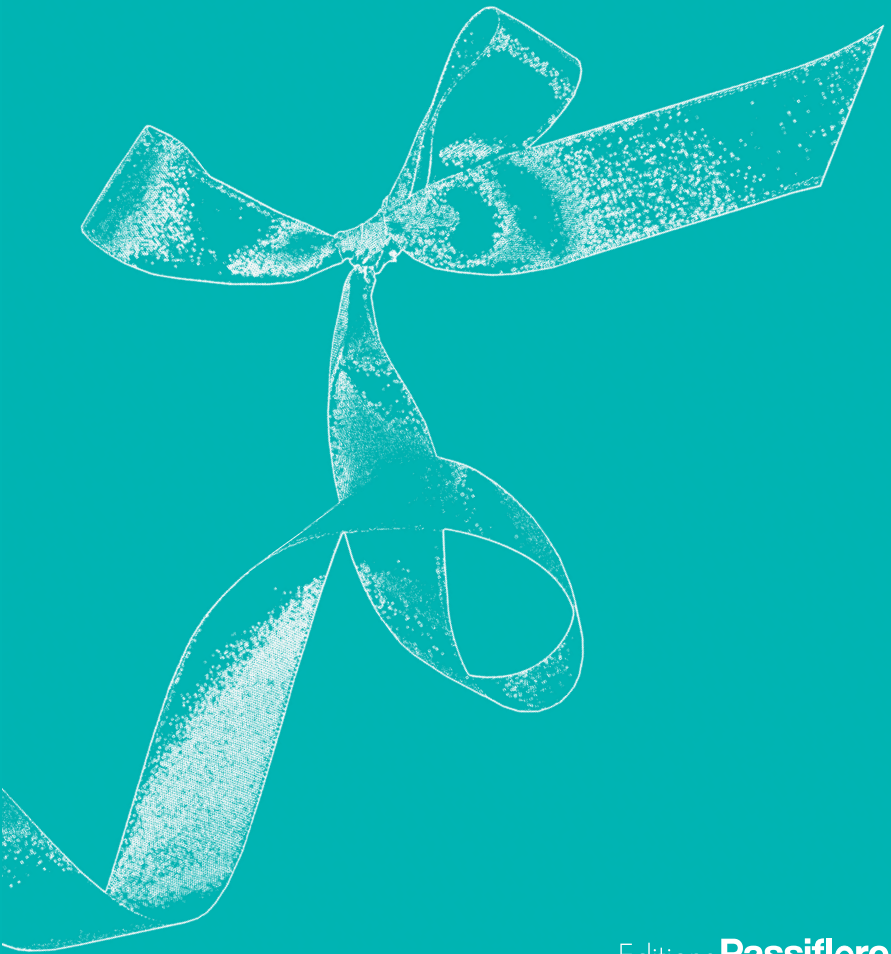


Mathilde de Télossie

Évanouie



Editions **Passiflore**

Mathilde de Télossie

Évanouie

roman

Editions **Passiflore**

Jour un

I

Elle le regardait parler. Elle ne l'écoutait pas. Il n'y avait plus rien qui l'intéressait en lui et elle était à peu près certaine qu'il n'y avait plus rien qui l'intéressait en elle. Elle avait conscience qu'elle était devenue, grâce à l'usure du temps, un simple support qui lui permettait seulement de sentir que malgré cette atmosphère silencieuse, il ne parlait pas tout seul.

Cette situation lui convenait parfaitement. Elle éprouvait un profond soulagement à savoir qu'elle n'existait plus qu'au travers d'une indifférence confortable. Moins d'effort à fournir. Si elle hochait la tête et s'il y avait bien un sourire, c'était pure courtoisie. Ça n'allait pas au-delà. Aucun haussement de sourcil ni bruit de gorge. Il ne fallait pas risquer de faire croire que tout ceci avait un quelconque intérêt.

Évanouie rentrait dans l'âge où l'on a la sensation que tout se joue. Il y avait bien longtemps cependant que tout était joué pour elle. Elle n'en revenait pas de la sobriété de son existence. Tout était si simple. Enfant, elle avait tellement entendu sa mère lui répéter que tout était difficile. Elle avait naturellement décidé que pour elle, il en serait tout l'inverse.

Il faut dire qu'elle avait été incroyablement prudente et avait fait preuve d'une remarquable habileté dans l'art de

ne jamais se compliquer la vie. Elle avait repris le travail du père, gardé le premier amour... Ça avait été sa règle, pour tout : conserver, et ne pas trop se poser de questions, comme les naturalistes qui clouent les ailes des papillons et les enferment dans de jolis cadres. Alors, certes, la vie sentait un peu le formol, piquait les yeux, brûlait la gorge, et il y avait cette nausée permanente, mais c'était mieux ainsi, plus simple.

Même l'amie était restée identique. Avec elle, il en avait fallu du formol pour que cette amitié ne pourrisse pas à mesure que la vie accentuait les écarts d'opinions et d'intérêts. Mais il restait plus facile de conserver des papillons, plutôt que d'essayer d'en attraper de nouveaux.

Concernant son travail, elle n'avait pas eu le choix : il fallait prendre la suite du père. Il y avait en cela une forme de libération, elle en était convaincue. Ne pas choisir, c'était encore plus simple que si elle avait dû se compliquer à chercher quoi faire de sa peau. Elle n'avait jamais pensé à le remercier de lui avoir évité cette peine. Parfois, quand un tremblement courait le long de son cou – car il faut le dire, elle détestait le vin – il lui suffisait de se murmurer « c'est comme ça », trois petits mots sifflés entre les dents, un haussement d'épaules et le tremblement passait.

Oui, vraiment il fallait qu'elle pense à le remercier.

Et puis, elle aimait bien l'odeur des fûts de chêne, le grand air... et prenait toujours un certain plaisir à faire croire aux autres qu'elle adorait le vin. Chercher les arômes, bouger ses lèvres, rouler le liquide âpre sur sa langue, observer la couleur en plissant les yeux, maintenir les silences, énumérer les fruits, les textures, singer la

surprise, s'extasier... Tout ceci impressionnait beaucoup en société.

Peu de choses, en revanche, lui inspiraient autant d'horreur que ces enchaînements ininterrompus de piquets de vignes. Ils envahissaient chaque parcelle de cette terre graveleuse, si désespérément plate, où elle avait grandi. Bien alignés, bien droits, semblables à des croix sans têtes. Il ne fallait pas qu'elle y attarde trop longtemps son regard, au risque de sombrer dans une mélancolie atroce. Enfant, elle était allée voir cet immense cimetière américain, au pied d'une falaise calcaire qui plongeait dans la mer. Avec tous ces alignements de bâtons blancs à perte de vue, la ressemblance lui avait paru terrifiante.

Heureusement, les petits lapins de garenne cassaient la monotonie de ces lignes. C'étaient de minuscules événements : aussitôt là et déjà disparus. Le jour, on entrapercevait à peine leur pompon blanc, et la nuit, simplement deux billes luisantes sous la lumière de la lune.

Lorsqu'elle était enfant, le père d'Évanouie emmenait souvent sa sœur et elle voir les lapins de garenne à la lueur des phares de la berline. Ça le prenait d'un coup, après le dîner, sans que l'on comprenne pourquoi. Il frappait du poing sur la table, riait aux éclats, et tant pis si le pyjama était enfilé. La joie lorsqu'elle voyait leurs yeux briller ! Même adulte, elle avait gardé cette gaieté-là.

Dans leur grand appartement aux voûtes blanches, elle regardait le mari parler en tournant machinalement la cuillère dans sa tasse à café, qui avait cessé de fumer depuis un moment.

Le mari était peintre, même s'il préférait se présenter comme un visualiste. Peintre, c'était désuet. Visualiste, c'était épuré, élégant, visionnaire même. Comme il aimait se présenter son cher petit mari! Et comme elle aimait qu'il se présente! C'était une façon encore plus simple d'exister pour elle. Elle était « la femme de » et lorsque le matin, elle peinait à se lever, elle songeait à la possibilité d'être uniquement « la femme de », puis elle repensait aux lapins de garenne.

Elle l'avait rencontré à la fin d'une de ses expositions organisées dans le château du père, qui ne voyait dans l'art qu'un moyen de faire parler de lui et de son vignoble. Il répétait souvent à sa fille « peu importe comment les gens parlent de toi, tant qu'ils en parlent. » Les gens, c'était si important pour le père! Et il lui avait transmis le virus.

Le mari parlait d'art justement, enfin, du sien. Il était question de recherche de la meilleure courbe pour son dernier tableau, intitulé « huit traits convexes ». Un pont. Lui aussi, en un sens, n'avait pas envie de se compliquer la vie. Elle aurait été ennuyée s'il lui avait demandé son avis, mais il était trop occupé à donner le sien.

Quand il la sollicitait, c'était presque exclusivement pour qu'elle commente son tableau fini. Elle avait ses astuces. Celle qui fonctionnait à tous les coups, c'était de faire des parallèles entre l'art et le vin. Immanquable!

Évanouie adorait jouer cette carte lors des soirées mondaines. Elle avait alors l'assurance de susciter l'intérêt. Tout à coup, on louait sa perspicacité, sa sensibilité. On lui disait que faire du vin, c'était un peu être artiste aussi. Le mari se tenait à côté d'elle, fier, approbateur. Elle aimait bien cette sensation. Même si la lumière était projetée par

un autre, au moins la captait-elle un peu. Ça la faisait sourire, sardoniquement.

Elle était rodée à l'exercice depuis le temps, et renouvelait très peu ses commentaires.

Toujours les mêmes scènes. Elle dirigeait le tableau vers l'éclairage en tordant la bouche, parlait d'une expression tannique, ronde, puissante. Elle s'extasiait devant l'impulsivité du coup de pinceau qu'elle qualifiait « d'élixir d'inconscient ». Tout juste si elle ne l'aurait pas humé. Elle disait que le relief, la perspective, la proportion n'avaient que peu d'importance et soupirait discrètement, en pensant aux ombres du Caravage.

Il fallait maintenant se lever, endosser son manteau, se focaliser sur les lapins de garenne, et quitter son mari en l'embrassant sur le front.

Pour rejoindre le vignoble, elle devait conduire au moins pendant une heure. Elle préférait s'éloigner des vignes, quitte à dormir un peu moins.

Elle lissa ses sourcils fins, ébouriffa ses cheveux courts puis alluma le moteur.

Ne pas prendre soin d'elle était son moyen d'être élégante. Cela, pensait-elle, lui donnait des allures d'intellectuelle. Pas de maquillage, un jean, une chemise blanche et des mocassins en daim. C'était son uniforme. Des lèvres comme deux traits de couteaux, le corps séché par la course, elle n'avait pas été une belle jeune, mais avait de fortes chances de devenir une belle vieille.

Elle espérait que la pluie d'automne cesse sur le chemin. En ville, elle ne la gênait pas, mais dans les vignes, elle la trouvait désolante. Leurs couleurs flamboyantes allaient pourtant être son unique ravissement aujourd'hui. Elle aurait presque pu dire qu'alors, elle les aimait. Presque.

Les voilà au loin comme une langue de feu qui soulignait l'horizon. Et le soleil finalement, voilé certes, mais présent. Tout ce rouge, si intense. Mais trop plat, toujours trop plat. Il y avait du beau, mais aucune majesté, aucun sublime.

D'aussi loin que remontaient ses souvenirs, Évanouie avait toujours détesté les vignes. Celles-ci étaient pour elle l'antithèse du vertige des montagnes. Impossible d'y faire naître des histoires.

Avant qu'elles ne deviennent son gagne-pain, leur seul intérêt avait été ce jeu auquel elle s'adonnait, enfant, dans la berline qui filait à toute allure. C'était enivrant. Il suffisait de fixer la première vigne de la rangée, puis la suivante, puis la suivante, aussi distinctement que possible, en lutte contre la vitesse qui cherchait à la rendre floue. Il fallait réussir à créer la stabilité, pendant la nanoseconde de point de focale, jusqu'à ce que la nausée et les hallucinations arrivent.

Lorsqu'Évanouie détournait les yeux, des taches de couleurs apparaissaient, se confondaient, les contours devenaient flous, puis venait l'impression de décoller du siège, de voler ou de tomber.

Ces taches étaient magnifiques. Quand elle essayait de les reproduire avec ses crayons, elle n'y arrivait pas. C'était des couleurs qui n'existaient pas dans le monde visible.

La nausée, c'était le plus grisant. Grâce à elle, Évanouie ressentait la rotation terrestre dans tout son corps. Plus rien n'était immobile. Elle rendait tous les objets inempoignables, mais surtout, lui donnait la sensation de ne plus vraiment s'appartenir.

Durant ce temps hors d'elle, Évanouie se sentait aussi molle que de la pâte à modeler, et lorsque les fourmis

apparaissaient au bout de ses pieds, signe d'un retour au réel, elle replongeait vite son regard sur la première vigne, puis l'autre, l'autre, l'autre, l'autre, l'autre... Qu'est-ce qu'on avait pu la gaver de pilules contre le mal des transports!

Ça avait été la drogue de son enfance, ce temps où il lui arrivait encore de partir des heures marcher dans les bois, sans autre but que de marcher dans les bois, où elle se jetait sans crainte du haut de promontoires en croyant en la force d'étranges pouvoirs qu'elle s'était attribués, où elle pouvait être mille choses, faire mille choses.

Puis un jour, Évanouie avait senti son enfance mourir, car il lui avait fallu commencer à être prudente. Elle avait été bonne élève. La prudence avait toujours été en elle, endormie. Elle avait appris, docilement, animée par le désir de bien faire, sans réaliser qu'une fois la prudence éveillée, il n'y avait pas de retour en arrière possible.

Mais tout le mérite revenait au professeur. La mère avait fait preuve d'une patience et d'une douceur telles, que l'enseignement avait été rendu quasi imperceptible. Ce n'étaient pas de grandes leçons solennelles, comme le père, soudainement réinvesti par son rôle, pouvait donner d'un air grave, et qui faisaient rire Évanouie. C'était des conseils murmurés avec amour, des mises en garde avisées que la mère prodiguait toujours avec la joie du devoir accompli et une tristesse infinie qu'elle ne s'expliquait pas.

Ce qui percutait le plus Évanouie, c'était de voir cette inquiétude permanente dans les yeux de la mère. Cette peur que son précieux enfant soit altéré.

Ce regard anxieux, constamment posé sur elle, transforma peu à peu la sensation qu'Évanouie avait de

son propre corps. D'acier, sa peau devint broderie. De titane, ses os devinrent cristal. Puis ses yeux ne virent plus par-delà les montagnes.

Au fil du temps, les petits grains de prudence, patiemment distillés par la mère, finirent par former un tas. Si bien qu'un jour, Évanouie cessa de grimper aux arbres.

II

Évanouie aperçut les grilles en fer forgé de la propriété.

Au bout de l'allée en gravier, un magnifique château typique de cette région : des tourelles, des pierres blanches, quelques briques rouges, des mascarons sur les linteaux pour chasser les esprits et les mauvaises pensées.

L'imposante bâtisse se trouvait au milieu d'un parc ornamental avec un petit étang artificiel. Il y avait un chemin pour se promener sans salir les mocassins, des statues alignées, des buis alignés, des bancs et une muraillette qui englobait le tout.

Une belle façade au milieu d'un beau parc. Charmant.

Puis, on poussait les portes et alors, plus rien.

Ce n'était pas grave. Le château du père était destiné à n'être aperçu que depuis le bord de la route. L'intérieur comptait peu.

Seul le rez-de-chaussée avait été travaillé, et encore, pas toutes les pièces. Il fallait garder la face devant les quelques chanceux invités à pénétrer dans le mystérieux château de *l'homme aux vignobles cinq étoiles*.

Un grand couloir central menait aux escaliers où une photo du père, tenant orgueilleusement les clefs de la ville, était accrochée dans un cadre presque aussi ostentatoire que l'arrogance qui dégoulinait de ses yeux.

Sur la fenêtre en plein cintre, la vitre avait été remplacée par un vitrail orné du symbole du vignoble : deux sarments reliés par leurs extrémités et un grain de raisin au milieu. Un œil. Le père l'avait dessiné sur un coin de serviette un jour. Du génie. Il en avait été si fier qu'il l'avait fait graver sur toutes ses bouteilles de vin.

Sur la droite du grand couloir, une salle recouverte du sol au plafond par une moquette dorée servait d'écrin pour la collection d'objets de guerres ; sur la gauche, un salon de musique avec une viole de gambe aux cordes vides, un harmonium désaccordé et une bibliothèque en merisier remplie de livres anciens en trompe-l'œil qui n'avaient de cesse d'impressionner le père tant, disait-il, « ça fait vrai ».

Le bureau d'Évanouie se trouvait derrière les escaliers, juste à côté de la cuisine où les jus de fruits et dosettes de café bon marché côtoyaient les verres en cristal et les fines porcelaines dans lesquelles ils étaient servis.

Le mari s'était occupé de la décoration du bureau. Évanouie lui avait laissé champ libre. Il s'était inspiré d'elle, paraît-il. Que des meubles en plexiglas. Et des tableaux du mari, beaucoup de tableaux du mari, à tel point qu'il manquait de murs. Lorsqu'elle s'asseyait devant son bureau en plexiglas, surmonté de son sous-main en plexiglas, elle voyait par transparence ses jambes déformées qui ressemblaient à deux pattes de crapaud.

Qu'y avait-il d'autre... le pot à crayon en plexiglas, l'ordinateur, le presse-papier (en verre soufflé ! Cadeau d'anniversaire) et là, tournée vers elle, joliment encadrée dans un cadre rococo, la photographie d'un détail d'une sculpture du Bernin. La main d'Hadès qui s'enfonce dans la chair de marbre de l'infortunée Proserpine. La main qui

emporte ailleurs, au fond des enfers. Infortunée? Pas sûr lorsque l'on voit ses veines et la vigueur de ses doigts...

C'était la seule chose qu'Évanouie avait choisie ici. Cela suffisait à rendre son bureau supportable. Elle regardait souvent ce détail, subjuguée, en se demandant si la main de marbre aurait été froide sur son corps à elle.

Il y avait peu d'employés ce matin et beaucoup de saisonniers dans les vignes qu'Évanouie prenait grand soin d'éviter. Et vice-versa. Seul son second, le fils d'un copain du père, était venu lui rendre visite. Il adorait tout le monde, tout le monde l'adorait. Il avait du bagout et un respect infini pour la famille d'Évanouie.

Évanouie n'éprouvait aucun scrupule à tenir son rôle uniquement grâce à sa naissance. Elle était désormais bien installée depuis la retraite de son père et pourtant, toujours dans son ombre. C'était confortable. Rien ne reposait véritablement sur elle. Ses gloires étaient minorées, ses échecs expliqués. Après tout, elle n'était là que parce qu'elle était la fille du patron. Évanouie n'était pas gênée de percevoir de la pitié dans les yeux des vieilles employées qui l'avaient vue grandir. Certaines avaient même de la tendresse pour cet échassier, qui donnait l'impression d'avoir atterri là, sans avoir pu maîtriser le cours des événements qui l'y avaient mené.

À vrai dire, c'était exactement ce qu'il s'était passé. Elle s'était laissé conduire par le père, sans trop se poser de questions.

De son côté, elle avait préféré s'occuper de ne rien faire. Ainsi elle disposait davantage de temps pour rêvasser. Vraiment, elle rêvassait très bien! C'était son activité favorite. Elle possédait un amour immodéré pour l'ennui et l'attente. Enfant, il n'était pas rare de la retrouver assise

au milieu d'une pièce, à fixer le vide. Toutes ces choses, pourtant, qui s'y déroulaient ! Mais comme elle était la seule à les voir, cette attitude inquiétait sa famille.

Elle avait si bien rêvassé que, sans s'en rendre compte, la voilà du jour au lendemain à la tête d'un vignoble, et pas n'importe lequel, celui du père.

Elle aurait pu paniquer.

Heureusement, elle avait vu la veille au soir un reportage animalier sur un renard qui nourrissait son renardeau avec ses régurgitations. Il partait chasser, il tuait, il découpait, il mâchait, laissait faire les sucs gastriques et le plat était servi. Ça avait été une révélation, un pansement sur l'angoisse qui commençait à lui garrotter la gorge. Elle observa ce renardeau manger goulûment, jusqu'à satiété. Tout était déjà-là, grâce à la sueur du front des autres. Quel mal y avait-il à s'en contenter ? Évanouie n'avait jamais cherché à prouver quoi que ce soit, et pouvait aisément supporter le goût amer.

Un bref coup d'œil au compte, l'assurance d'avoir toujours son père dans les pattes, elle n'était pas mal lotie.

Dans ce contexte favorable, elle aurait pu continuer à rêvasser, mais elle avait fini par dompter « ce trait de caractère », comme disait son entourage, pour qu'il ne colonise pas trop son existence.

Il paraît qu'on ne peut plus rester assis, au milieu d'une pièce, à fixer le vide, une fois adulte.

Évanouie pouvait alors compter sur sa prudence, vaillamment acquise. Quand l'ennui l'envahissait et que les imaginations naissaient dans son esprit pour combler le vide, la prudence les harnachait, et serrait la lie, puis serrait encore, jusqu'à ce qu'elles deviennent floues et disparaissent.

La plupart du temps désormais, il suffisait aux imaginations d'apercevoir la prudence au côté d'Évanouie pour rebrousser chemin.

À regarder objectivement, elle avait un bon bilan, assez pour assurer les ventes et maintenir le château à flot. Quelques bakchichs, des petits cadeaux bien placés et hop, fleurissaient les articles élogieux. Le vin devenait meilleur, la cuvée était exceptionnelle, les arômes! les tanins! Divin.

Le second était rentré au moins une douzaine de fois dans son bureau ce matin. Il avait cette fâcheuse habitude de toujours frapper puis d'entrer immédiatement. Il était venu la voir avec des chiffres, des diagrammes circulaires, des plaintes.

Dans ces moments-là, il ne fallait surtout pas qu'elle regarde la main d'Hadès s'enfoncer dans la chair de marbre de la douce Proserpine.

Non, il ne fallait surtout pas.

III

Midi. Il était temps. Son ventre gargouillait, même si elle ne mangerait pas beaucoup. Ne jamais montrer sa faim faisait aussi partie de son processus d'élégance.

Un jour, adolescente, son père lui avait vivement conseillé les tomates. C'était au restaurant. Il y avait beaucoup de monde. Il avait parlé des tomates durant un silence. Elle avait regardé sa mère qui lui avait doucement souri. Elle avait alors compris qu'il fallait rester mince.

Évanouie ne travaillait jamais le mercredi après-midi. Elle partait déjeuner chez sa mère. Le repas finissait par flirter avec l'heure du dîner. Rien d'original pour une réunion familiale... une fois la nourriture avalée, il fallait rester pour le café, regarder le spectacle des nièces en s'extasiant, signer quelques papiers, ah oui! Les petites pâtes de fruits! Si, si, tu goûtes! Et je te prépare un Tupperware pour ce soir! Et puis, puis, puis. Pas de quoi s'étaler.

Même les *au revoir* étaient longs. Il y avait toujours quelque chose à dire, à rajouter, à rappeler. Ils se prolongeaient lorsqu'on montait dans la voiture. Il fallait ouvrir la vitre pour continuer à se faire signe, en roulant à trois kilomètres heure, jusqu'enfin arriver au bout de l'allée et n'avoir d'autre choix que de prendre la route.

Pour aller chez la mère, il fallait se rapprocher de l'océan. La maison était entre vignes et forêt.

Hum... forêt, il fallait un autre mot pour désigner cet atroce alignement de pins aux troncs nus, avec leurs petits chapeaux d'épines. Évanouie la trouvait encore plus déprimante que les vignes, elle qui adorait la forêt – la vraie forêt –, comme celle de la maison de son unique amie, où l'on pouvait entendre, même les fenêtres fermées, les hululements des hiboux. Celle des chênes, des hêtres et des seigneurs sangliers qui ravageaient les potagers.

Mais là! Tout juste si l'on n'apercevait pas l'extrémité de la parcelle, tant les pins étaient tirés au cordeau. Impossible qu'il y ait de la vie là-dedans. Tout était trop ordonné. C'était une forêt aussi morte que les croix du cimetière américain.

Elle rentra dans l'allée graveleuse de la maison des années soixante-dix où elle avait grandi.

C'était la maison du grand-père.

Elle avait été construite par un architecte au nom allemand imprononçable. Apparemment, elle était *design*. Évanouie voyait une façade en crépi, un carrelage jaunâtre, du lambris et une baie vitrée donnant sur les mortelles vignes encadrées par la mortelle forêt de pins.

Elle claqua la portière.

À peine ses pieds posés sur le sol, elle entendit le bruit des cailloux.

Ce bruit était partout. Autour du château, dans ses allées, ses contre-allées, autour de la maison, etc. C'était un genre de *skrinche skrinche* très aigu qui crissait dans les oreilles à chaque pas et qui vous faisait repérer à dix mètres.

Cette manie du gravier ne concernait pas seulement la famille d'Évanouie. Ici, on en mettait partout. Un bout de terrain? Du gravier. Un fossé à combler? Du gravier. L'allée qui mène au garage? Du gravier. Comme ils pouvaient l'agacer, ces petits cailloux qui se coinçaient dans les chaussures et sur lesquels on ne pouvait pas marcher pied-nu à moins d'être un fakir. Qui plus est, ils faisaient mal aux yeux à être si désespérément blancs.

La table en bois était dressée, impeccable. Ça sentait bon le sauté de veau et le riz. Il y avait déjà la mère, la sœur et ses jumelles, la cousine, l'autre cousine au second, troisième, ou vingtième degré, dont Évanouie ne pouvait s'empêcher, immanquablement, tous les mercredis, de se demander ce qu'elle faisait là, la grand-mère courbée et sa vieille sœur qui l'était encore plus.

Il y avait l'oncle aussi.

À cause de lui, tous les plats de la grand-mère étaient accompagnés d'un entêtant parfum de patchouli.

Évanouie avait toujours considéré son oncle comme l'homme le plus élégant du pays, avec ses longs cheveux blonds qui descendaient jusqu'aux reins et ses immenses châles sombres dont il s'entourait le corps, comme pour l'enfouir. Il la toisa lorsqu'elle entra dans la salle à manger. L'oncle ne supportait pas que l'on soit en retard. Il ne supportait pas grand-chose.

Enfin, là-bas, assis dans l'ombre de l'arrière-salon, il y avait le grand-père, débris dont la présence n'était tolérée que si elle était enveloppée de noir et d'oubli.

Évanouie salua cette petite société avec toute la chaleur dont elle était capable. Le claquement des bises interrompait, pour quelques furtives secondes, l'ineptie d'une conversation qui tournait autour d'un produit de

beauté toujours révolutionnaire, plein de « pour une fois ! » et de « non, mais là, vraiment ! ».

Il y avait peu de sujets de conversation. Évanouie, depuis le temps, avait réussi à les réunir sous trois thématiques : la mort, la maladie et la beauté.

Il y avait surtout, un sujet plus discret, mais indétronable. On l'envoyait par piques entre deux plats, on le glissait, en s'essuyant les coins de bouches, on le murmurait lorsque la grand-mère lavait les casseroles dans l'arrière-cuisine. Le passé était, sans nul doute, la plus sourde composante de ces repas. Son invisible masse ponctuait les conversations de malaise, de sarcasme, parfois de joie, de rires hystériques.

Soudain, Évanouie sourit, pour la première fois de la journée :

— Maman!

Sa maman. Sa si jolie petite maman. Elle était aussi chétive qu'Évanouie était robuste, aussi blonde qu'elle était brune. C'était sa mère pourtant, il n'y avait pas de doute. Quelque chose dans le regard. Elle ressemblait à un moineau blessé, ou plutôt, à un moineau meurtri, mouillé par une pluie torrentielle. Elle en avait les yeux fixes et ronds, cette façon d'être toujours à l'affût, à s'excuser de sa présence, incapable de comprendre pourquoi le monde s'embêtait à la tolérer, elle, si petite. Elle était comme ces passereaux dont elle avait si peur, mais qu'elle prenait soin, chaque matin, de nourrir avec amour. Ce spectacle amusait tant Évanouie, voir sa mère accroupie derrière la fenêtre, en train de jeter au loin des graines, en poussant des paillements apeurés. Ce jardin, si luxuriant, façonné

par la main verte du grand-père, sa maman n'y mettait jamais les pieds. Elle le laissait aux oiseaux. Elle n'avait pas besoin du jardin. Elle, c'était un oiseau de cage, qui avait toujours préféré les couvercles, au ciel.

— Quelle jolie nouvelle chemise!

Bon sang, elle remarquait tout.

— Allez, allez, va t'asseoir. Tu n'es pas encore tout à fait en retard.

Évanouie tira sa chaise – depuis le temps, c'était sa chaise – et prit place dans ce gynécée.

C'était le même ordre : Évanouie, l'oncle, la cousine germaine, la sœur au bout de la table, les nièces, la cousine au trente-sixième degré, la sœur de la grand-mère, la grand-mère, la mère, et la chaise vide, celle de la tante, où s'accumulaient les souvenirs et les manques, la chaise sacrée et maudite.

Ça parlait de Bergerotte.

— Qui? demanda Évanouie.

— Bergerotte, répondit l'oncle, tu sais, celle qui venait toujours chourer le vin chez ton père.

L'accent grave était appuyé, le R, guttural. Non, décidément l'oncle détestait le père.

— Connais pas. Et?

— Elle est morte.

— Ah...

— Ça me fait tout drôle, susurra la grand-mère.
— Oh! Figure-toi que ça arrive à tout le monde, hein!
dit aussitôt l'oncle.

La grand-mère se tut.

— Tu l'as connue, Éva.
— Non.


Il ne fallait pas contrarier l'oncle.

— Mais si enfin! Elle était gentille avec toi!
— Je ne m'en souviens pas.
— Une vieille femme petite, replète, rougeaude,
horriblement ridée, qui sentait la savonnette!

— Alors, je me souviens un peu...

— Et ben, elle est morte. Bim! Comme ça! En même temps, quand on meurt, c'est souvent comme ça, d'un coup sec, dit l'oncle en riant. On met du temps à mourir, toute une satanée vie, mais alors quand on meurt, ça! On meurt vite! Une fraction de seconde! dit-il en regardant les jumelles. Morte devant sa télé la pauvre vieille. Qu'est-ce qu'elle pouvait être ridée! Un shar-pei. Oh! D'ailleurs! En parlant de rides, j'ai trouvé un produit...

— Je suis désolée que tu aies de la peine, mamie, murmura Évanouie pour ne pas couvrir les paroles bibliques de l'oncle.



Évanouie, personnage au prénom étrange et prophétique, a très tôt fait le choix d'une vie guidée par ses obligations sociales et familiales. Mais un jour, le regard des autres qui toute sa vie l'a contrainte, disparaît. Plus personne ne se souvient de la jeune femme, comme si elle n'avait jamais existé.

Si cette situation semble avoir des vertus permettant à Évanouie de se soustraire aux attentes de son entourage, l'accumulation de rendez-vous manqués va peu à peu la pousser dans ses retranchements.

Un premier roman sur la puissance de l'oubli, dans sa dimension à la fois libératrice et destructrice, qui interroge notre rapport à l'altérité et son importance dans la construction de notre existence.

Animée par le désir d'écrire dès son enfance, c'est vers la philosophie et la linguistique que Mathilde de Télossie se dirige pour ses études universitaires. Elle rédige et anime des chroniques radio littéraires et philosophiques, certains de ses poèmes sont publiés dans des magazines. *Évanouie* est son premier roman.

16€



9 782379 460982